

Arnaud Théval, *Invisibles 2007-2013. Journal de l'œuvre*, Ed Dilecta, Paris, 128 p.

Lecture par Laurent Devisme

In Lieux Communs numéro 17 (2015), p. 279-280

Le titre de cet ouvrage est on ne peut plus explicite : il s'agit de documenter une œuvre d'art tout au long de sa production, dans un contexte marqué par des compromis de l'artiste avec des acteurs publics et des habitants d'un quartier populaire de Nantes. L'idée de tracer une œuvre en train de se produire n'est pas nouvelle certes mais elle est toujours de bon augure. Si elle reflète les rapprochements entre sciences sociales et art (voire un tournant réflexif des démarches artistiques), elle permet avant tout de se faire une idée réaliste de la production artistique, de faire aussi, comme le conviait P. Michel Menger, un portrait de l'artiste en travailleur¹. Cela dit, ce livre n'est pas un travail de sociologie de l'art mais une entreprise de l'artiste lui-même qui fait ainsi retour sur l'un de ses plus récents travaux. Il ne recourt pas à une critique ou à une « plume » pour mettre en perspective son travail, il le fait ici « en auto-entrepreneur », en auto-analyste, en commentaire organisé avec le responsable d'une structure associative, Sylvain Martini, de l'Eclectic Léo Lagrange Ouest, partenaire de son travail artistique. Un travail plus distancé pourrait certes relever les capacités de publicisation de cet artiste (cf. *Invisibles* à Zédélé éditions qui concerne également ce travail dans les quartiers Nord de Nantes ou encore son site Internet), mettre en avant l'importance de liens entretenus avec la commande publique locale mais le sujet est différent ici : il cherche d'abord à renvoyer un processus aux coproducteurs du travail (des habitants de Nantes Nord) en espérant qu'ils puissent aussi en constituer le public. Le « commanditaire » du travail artistique est bien ici la Ville de Nantes (dans le cadre du dispositif « l'art en partage » relevant d'une mission de politique culturelle de proximité, plus précisément avec la mission CITE) ; il se met en place suite à plus d'un an d'échanges entre l'artiste et l'association : on est loin donc de l'action « one shot » ou même d'une sélection issue d'un appel d'offres pour une commande. L'art public doit plutôt, selon Théval, être un art discret : il se travaille dans le temps et via de multiples négociations. Le journal couvre ici près de 6 années et l'artiste rappelle la prise de 20.000 photos sur 4 ans.

Non pas donc un public fantôme mais d'abord un public-avatar : c'est bien le sujet de Théval, depuis plusieurs années, que de questionner l'identité - de l'individu, du groupe, des travailleurs mais aussi, ici, du quartier. La dimension territoriale de l'identité doit être déconstruite tellement les représentations conférées à « ces quartiers dont on parle » sont stéréotypées, relevant le plus souvent d'une vision médiatique caricaturale et stigmatisante. Les habitants les sur jouent régulièrement du reste. Là aussi, la thématique n'est pas inédite (largement travaillée dans le cadre d'une « sociologie des banlieues ») mais c'est son traitement qui est davantage original, passant par la caricature justement (l'accentuation des traits qui peut provoquer jusqu'au rire) ainsi que par le jeu : Théval a mis en place un jeu sur Internet intitulé « underfire », qui se veut « old school » (il est vrai que l'on est davantage dans l'univers de la décalcomanie que dans celui de la 3D) et mettant en jeu différents avatars que l'on peut jouer. Autant d'identités d'emprunt, d'identités porte-manteaux qui, du coup, devraient moins coller à la peau puisque l'on peut en changer ! On peut alors jouer avec les joggings de marque, avec les corps virils, les logos de chaînes renommées : cette culture est

¹ Allusion au livre éponyme paru aux éditions du Seuil, collection la République des idées, 2003.

bien loin de se cantonner aux quartiers. On voit ici comme il est possible de verser ce matériau aux réflexions du précédent numéro de *Lieux Communs* (« la fiction et le réel » n°16, 2013), mettant en crise l'idée d'un partage net entre ces instances.

Le livre se présente comme une conversation entrecoupée de photographies et de captures d'écran, organisé thématiquement sur des papiers de couleurs contrastés (corps-média, territoire, famille, protocole, avatars, place publique, appropriations, rumeurs). L'un des thèmes, « Territoires » est composé de photos pixellisées, probablement pour accentuer le fait qu'elles sont issues du regard à froid du photographe, sans négociations, à la différence des autres clichés. C'est alors ce qui est apparu à l'arpenteur lors de sa première visite accompagnée, reflétant ce paradoxe de nombreux quartiers d'habitat social : à la fois les stigmates sont nombreux et en même temps « tout le monde s'affaire pour arranger les choses ». Pixellisées, les images donnent l'idée qu'elles sont grossies, qu'elles proviennent d'un zoom à partir de captures peu soignées ; on peut aussi y retrouver le sens que donnait Mathieu Pernot à la série « le grand ensemble » (2007 – cf. une reproduction partielle dans *Lieux Communs* n°11, 2008). Suite à cette visite, l'échange entre le photographe et l'animateur socio-culturel introduit chaque « thématique » et livre des réflexions sur le travail de terrain, sur les manières d'entrer en contact, sur la nature de l'espace public, sur le sens du soutien associatif...

Les captures d'écran renvoient précisément au passage par le courrier électronique pour approcher des habitants : l'artiste a en effet tablé sur la technologie Internet (à partir du moment où il crée une page Facebook) et se passant des modalités classiques de publicisation d'un travail à venir (affichage, réunion publique...). Il s'agissait bien de se glisser dans des sociabilités, dans des manières ordinaires de se présenter sur les écrans d'ordinateur en évitant tout effet d'imposition d'un auteur débarquant de l'extérieur. Théval y parvient certainement parce qu'il sait manier l'auto-dérision de même que la franchise. On peut en prendre connaissance dans les scans de son carnet de bord par exemple. Si l'espace public 2.0 fonctionne de manière virale, cela motive bien la réflexion sur le bouche à oreille et sur la rumeur, dernier chapitre de l'ouvrage qui insiste sur ce que produit le surgissement des œuvres dans l'espace public. Tantôt ce sont des panneaux plutôt discrets qui viennent doubler, souligner les noms de rue, tantôt ce sont les affiches dans les lieux publics, à l'échelle 1, de personnages que l'on peut s'amuser à deviner, déguisés. Le bouche à oreille, c'est encore la sortie de l'ouvrage « Invisibles » qu'il s'agit de remettre aux protagonistes. On retrouve les vertus du dispositif « sous le soleil » qui consistait, à Saint-Herblain, à installer des photos sur des panneaux de type publicitaire afin d'interpeller les passants sur différents types de frontière traversant les espaces urbains.

Au final, ce livre est bien le témoignage de processus qui permettent à une production artistique d'advenir. Il est évident qu'elle est dialogique mais on pourrait aussi davantage entrer dans la réception du travail : l'auteur est trop allusif sur les écueils rencontrés face à la continuité nécessaire du travail ou encore sur les réticences apparues du côté de la médiathèque pour garder ses photos affichées. L'ouvrage est toutefois clairement sur la voie des démarches de coproductions artistiques et analytiques. On pourrait imaginer de prochains travaux de l'auteur se rapprocher des initiatives ouvertes par des auteurs de sciences sociales comme celles entre S. Beaud et Y. Amrani (*Pays de malheur !* La Découverte, 2004) ou encore entre M-H. Bacqué et L. Madzou (*J'étais un chef de gang*, La Découverte, 2009).